

Barbeau, le photographe-enquêteur Barbeau the photographer fieldworker

Pierre Lahoud

Volume 14, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037448ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1037448ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lahoud, P. (2016). Barbeau, le photographe-enquêteur. *Rabaska*, 14, 65–78.
<https://doi.org/10.7202/1037448ar>

Résumé de l'article

Marius Barbeau a mené plusieurs carrières de front : anthropologue des cultures autochtones, folkloriste en quête de chansons et de contes au Québec, communicateur diffuseur et commissaire d'expositions, muséologue et conservateur. Son legs est d'une richesse fascinante et exceptionnelle. On connaissait moins de lui le photographe de terrain qu'il a été et la grande qualité de son oeuvre photographique. À l'exemple de ces grands photographes qui nous ont apporté des témoignages extraordinaires et émouvants, Barbeau a parcouru le Canada à la recherche de scènes en voie de disparition. Mais au-delà du témoignage photographique, il émerge une photographie à la fois esthétique et documentaire dont il fallait rendre compte pour situer autrement ce grand homme dans l'Histoire. Pêcheur d'images représentant l'humain dans son quotidien, avec la patience du pêcheur qui l'a bien servi, Barbeau se souciait évidemment de la dimension humaine, mais il accordait aussi de l'importance au décor, qui donne un sens à l'image et la positionne ainsi dans le temps et l'espace.

Terrains

Barbeau, le photographe-enquêteur

PIERRE LAHOUD

Historien et photographe
Île d'Orléans

Marius Barbeau naît le 5 mars 1883 à Sainte-Marie-de-Beauce. À l'époque, de nombreux *J.A. Martin photographe* sillonnent déjà le Québec pour proposer à leurs clients de les immortaliser sur papier. Les inventions des Français Nicéphore Niepce et Louis Daguerre ont amorcé, depuis 1840, la grande révolution de l'image. Les premiers daguerréotypistes itinérants nous sont certes arrivés de l'étranger, essentiellement des États-Unis et d'Europe. Mais ils ont été suivis de collègues « canadiens » à Montréal, dès 1845, et à Québec, à partir de 1850¹. Quand Barbeau a cinq ans, la compagnie américaine Kodak propose des appareils simplifiés et des milliers de personnes se prennent alors au jeu de la photographie. La discipline connaît un essor fulgurant et le slogan de Kodak participe à cette démocratisation : « Vous pressez sur le bouton et nous faisons le reste ».

Barbeau grandit donc dans un monde qui a l'habitude de la photographie. Après des études à l'Université Laval, au collège Oriel d'Oxford et à la Sorbonne, il est engagé comme anthropologue par la Commission géologique du Canada². Nous sommes en 1911 et il a vingt-huit ans. Au moment où il entame sa carrière, tout est à faire. Il devient « collectionneur-pionnier », comme il aime se désigner lui-même, et part à la rencontre d'une civilisation dont la culture est sur le point de disparaître.

Le xx^e siècle est à peine entamé et la photographie fait partie du quotidien. Considérée au départ comme une discipline mineure sans incidence sur l'art, elle acquiert, au fil des années, de réelles qualités documentaires qu'on attribuait auparavant aux seuls dessins, croquis et peintures. La discipline explose. On l'utilise pour les récits de voyage ou les reportages aux extrémités du globe. Elle fait rêver les gens et repousse les limites d'un monde encore quasiment inconnu.

1. Yves Chèvrefils, « La photographie ancienne et l'eau, 1854-1906 », *Traditions maritimes au Québec, Colloque international, 10, 11, 12, 13 octobre 1984*, p. 570.

2. Le Musée de la Commission géologique du Canada deviendra le Musée national du Canada en 1927.

La photographie devient un document historique, le moyen le plus accessible et profitable d'enrichir une information – œuvre, bien, paysage. Elle est rapidement pratiquée par toutes les tranches de la société, de l'ouvrier à l'homme d'affaires, en passant par l'artiste et le fonctionnaire. Toutes les administrations mondiales l'adoptent.

Si beaucoup de gens pratiquent la photographie, tous ne réussissent pas leur cliché. Tout dépend du photographe, de sa vision, de ses déclinaisons esthétiques. Le geste photographique arrête le temps et « l'appareil n'est que ce qui capture pour l'éternité ce que l'œil a vu le temps d'un instant », nous dit Henri Cartier-Bresson. C'est ce que le grand photographe appelait « l'instant décisif ». Quiconque a pris une photo sait très bien combien l'instant où l'équilibre de la composition semble le plus parfait est fuyant. À peine saisi, il disparaît. D'où l'importance du talent de celui qui appuie sur le bouton.

Barbeau, le photographe artiste

Il peut y avoir des heures de travail derrière une seule photo argentique en noir et blanc. Malgré la difficulté, Marius Barbeau est de son temps. Il comprend vite que la photographie est le témoin d'une époque, d'un moment, d'un incident et le moyen par excellence de recueillir les témoignages traditionnels et d'immortaliser les aspects de la vie domestique voués à disparaître. Il s'y attachera tout au long de son parcours exceptionnel.

En effet, Barbeau a mené plusieurs carrières de front : anthropologue avec ses recherches sur les cultures autochtones, folkloriste avec les enquêtes sur la chanson et les contes au Québec, communicateur diffuseur et commissaire d'expositions, muséologue et conservateur. Et, comme le rappelle Benoît Thériault, son legs photographique est d'une richesse fascinante :

Marius Barbeau a été l'initiateur et il a œuvré dans tant de champs de recherche différents, qui sont aujourd'hui autant de domaines spécialisés, qu'il est difficile de croire qu'il ait pu tous les maîtriser. Chose certaine dans la plupart des cas, il a agi en véritable pionnier, nous laissant, pour en témoigner, une abondante documentation, dont plus de 900 titres de publications, principalement des articles de journaux, de magazines et de revues spécialisés, mais aussi des monographies savantes, des recueils de chansons et de contes, des livres grand public et des écrits touristiques, des livres pour enfants et même des œuvres littéraires. Mais peut-être, *plus important encore, il nous a légué d'impressionnantes archives textuelles, photographiques et audiovisuelles* qui constituent, au Musée canadien de l'histoire, le fonds Marius Barbeau.³

3. Benoît Thériault, « Les archives de Marius Barbeau : une richesse à découvrir ou à redécouvrir », « *Présence de Marius Barbeau : l'invention du terrain en Amérique française. Autour d'un legs centenaire (1914-2014)* », *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 13, 2015, p. 218-230 ; citation, p. 219-220 (les italiques sont de nous).

On a toujours dépeint Marius Barbeau comme un scientifique doté d'un flair incroyable pour le terrain. Il savait débusquer d'extraordinaires informateurs qu'il réussissait à convaincre d'exprimer leur savoir parfois séculier. Il ne fait aucun doute que Barbeau était doué pour le contact avec les gens et qu'il avait cette rare faculté de se faire oublier et de laisser s'exprimer ses interlocuteurs.

Ce qu'on oublie souvent, c'est que Barbeau avait aussi un sens artistique qu'il a développé tout au long de ses années d'enquête. Ses contacts privilégiés avec de grands artistes canadiens l'ont sensibilisé au volet esthétique si souvent négligé lors de travaux d'inventaires. Il a côtoyé les Alexander-Young Jackson, Arthur Lismer⁴, Edwin Holgate et Emily Carr à qui il demandait d'esquisser un croquis ou même de peindre pour illustrer ce qu'il voulait enregistrer. Ses enquêtes l'ont également amené à rencontrer les sculpteurs Louis Jobin, Lauréat Vallières et Médard Bourgault. Très proche de ces gens, il emmenait ainsi en voyage les Lismer et compagnie pour leur faire découvrir les trésors artistiques du Québec. À leur contact, il a certainement été « contaminé » par la démarche artistique et on peut imaginer sans difficulté que son approche à la photo en a été modifiée.

Barbeau, le photographe humaniste

Au Canada et au Québec, les façons de faire de l'inventaire diffèrent de celles de plusieurs autres pays puisqu'on y privilégie d'abord le message sans se soucier de l'apport, pourtant essentiel, de la photographie. La cueillette se consacre uniquement à l'objet ou à la personne, parfois aux deux. On enregistre pour la mémoire du geste ou pour illustrer certains aspects de la vie traditionnelle. Les clichés réalisés analysent le geste et l'objet en essayant de demeurer le plus neutre possible. Et j'ajouterais : le plus terne possible.

Au début, Barbeau se limite lui aussi à des prises de vue neutres, objectives, sèches. Il n'a pas tort dans la mesure où certains artistes photographes, en composant des mises en scène parfois élaborées de la vie domestique ou de métiers disparus, ont parsemé leurs photographies d'incongruités qui discréditent le geste informatif.

L'historien Michel Lessard identifie deux types de photographes⁵ : d'une part, le photographe pigiste, équipé d'un laboratoire professionnel, dont les plus célèbres exemples québécois sont Edgar Gariépy, Pierre-Georges Roy et Armour Landry ; d'autre part, le documentaliste amateur tel Paul Provencher, Marius Barbeau et Ulric Bourgeois. Les livres de Roy et les photographies de Gariépy ont connu d'immenses succès et ils ont souvent été les déclencheurs d'une plus grande sensibilisation au patrimoine. Quant aux travaux de

4. Du Groupe des Sept.

5. Michel Lessard, « Nostalgie et modernisme », *Cap-aux-Diamants*, vol. 3, 1988.

Barbeau, ils ont été couronnés plusieurs fois par la critique, mais sans jamais atteindre les ventes de Pierre-Georges Roy. Pourtant, quand on y regarde de près, il y avait matière à succès.

La photographie documentaire se caractérise par la ferveur de tout un segment de la population pour saisir les us et coutumes de l'époque. Une forme d'affirmation nationale se manifestait à travers les vertus ancestrales. Il fallait fixer les traditions sur la pellicule avant qu'elles ne disparaissent. Cette urgence s'accroissait sur le terrain : on allait sur place, on enregistrait, on photographiait. Et surtout, on publiait pour diffuser ce qu'on découvrait ou souhaitait faire redécouvrir. Marius Barbeau, Pierre-Georges Roy et Édouard-Zotique Massicotte, en particulier, ont inondé les revues de leurs articles, rédigé des livres populaires et toujours rempli les salles où ils donnaient leurs conférences.

Marius Barbeau est un acteur majeur de cette mouvance. Ses innombrables sorties sur le terrain tout au long de sa vie ne sont pas étrangères au besoin et à l'urgence d'inventorier. Ce qui le distingue de ses collègues, lorsqu'on analyse son corpus photographique, c'est l'évolution de son regard. Ses premières photographies sont pratiquement anthropomorphiques. Sur ses images, les personnages sont sérieux et ressemblent à s'y méprendre au fichier photographique judiciaire ou encore à nos photos de passeport actuelles. Elles s'inscrivent directement dans les courants anthropologiques des années 1920 où l'on essayait de comprendre l'âme humaine à travers les caractéristiques physiques des gens.

Barbeau délaissera assez rapidement cette technique et optera pour des reconstitutions d'activités traditionnelles. C'est ainsi que l'on retrouvera dans son corpus des photos illustrant le broyage du lin ou le foulage de l'étoffe. Lorsque ce sera possible, il photographiera des enfants entourés d'objets traditionnels sortis de la maison, du grenier ou du hangar et dispersés autour de la façade. On retrouve plusieurs photos de ce genre parmi celles qui documentent l'île d'Orléans.

Ainsi, l'approche photographique du jeune Barbeau se voulait minimaliste : donner le message sans interférence et rester le plus neutre possible. Progressivement, toutefois, elle s'humanise, influencée par celle des grands photographes du xx^e siècle qu'ont été les Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau et Vivian Maier. Ces derniers font partie d'un courant qu'on a justement appelé la photographie humaniste. Cette approche se caractérise par un réalisme poétique et par la volonté de transmettre l'image des hommes et de la trace qu'ils laissent sur terre. La démarche humaniste se tourne vers l'homme et ses réalisations, mais prend aussi en compte le décor, intime ou public, dans lequel ils vivent. Les photographes d'alors se donnent pour mission de témoigner de toutes les couches de la société. En cela, l'inten-

tion de Barbeau d'empêcher que des cultures tombent dans l'oubli rejoint le travail des photographes humanistes. Sa démarche se rapproche de celle des grands maîtres.

Cartier-Bresson ne cessait de répéter que le sujet le plus important, c'était l'être humain et qu'il était essentiel d'exprimer la permanence de la condition humaine. C'est en réalité ce qu'a fait Barbeau tout au long de sa vie en produisant des images qui montrent une réelle curiosité des choses du quotidien et une profonde affection pour ses sujets.

La démarche de l'enquêteur, photographe et artiste

1. Le sujet

Le sujet s'impose à l'enquêteur. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'un monde en voie de disparition et, donc, de l'urgence de collectionner les données. Barbeau collecte les faits, les note et, ensuite, saisit l'image. En photographie, la plus petite chose peut devenir un grand sujet. Barbeau le sait. Il photographie des mains de pêcheurs pour montrer à quel point ce métier est difficile. Il met le focus sur une expression et fouille ainsi l'âme humaine. Quand Barbeau nous montre le monde qui l'entoure, il nous en fait un compte rendu visuel et attachant.

2. La composition

Les premières photographies de Barbeau s'attachent davantage à l'individu qu'à la mise en contexte. Progressivement, avec les années, son champ d'horizon photographique s'élargit et on y retrouve une vision plus globale. La photo se présente dans sa totalité en une seule fois. Comme un tableau.

3. La technique

L'appareil est un outil et non un jouet. Il faut l'apprivoiser et se sentir à l'aise avec lui pour obtenir un résultat qui compte. L'appareil fétiche de Barbeau est un Kodak 3A Special à soufflet, qui utilise des films 122 et dont les photographies ont un format carte postale ; un choix exigeant, car son maniement est ardu et ce n'est pas l'appareil le plus rapide. Néanmoins, on peut lire dans sa correspondance qu'il s'inquiète des résultats et communique à quelques occasions avec le photographe William Holden Hutton de la Commission géologique du Canada pour s'assurer que le développement de ses films est adéquat, que la luminosité est bonne. Bref, il semble préoccupé par la qualité de l'image et prêt à y apporter des corrections s'il y a lieu. Cette correspondance est très intéressante puisqu'elle nous présente un Barbeau soucieux de photographier adéquatement les scènes de vie qui se présentent à lui. Hutton l'encourage en lui écrivant que ses photographies sont claires, remplies de détails et que le contraste est excellent. À quelques occasions,

il lui conseille de photographier à des ouvertures de F32 ou de F16 et des vitesses d'une seconde et demie à une seconde... ce qui est relativement lent pour la photographie de personnes⁶.

Soucieux de réalisme, Barbeau n'utilise qu'une seule focale, sans doute une 50 mm, car c'est la plus fidèle au regard de l'homme. Son encombrement est donc minimal. Mais, comme la composition est le privilège d'un moment très éphémère, le photographe ne doit pas seulement être rapide : il doit être à la recherche de l'instant parfait, cette fraction de seconde qui permettra à l'image de devenir remarquable ou non.

En fait, la démarche photographique de Marius Barbeau correspond bien à celle des meilleurs photographes du début du xx^e siècle. L'esprit est aux aguets et la photo est prise sur le vif, en quelque sorte comme un flagrant délit. Barbeau doit avoir les yeux partout, être réceptif à l'instant présent, avoir la patience d'attendre le bon moment. Le plus petit détail, en effet, peut devenir un grand sujet.

L'époque signale l'urgence d'inventorier, de cataloguer, de témoigner, de conserver pour les générations futures. Ce xx^e siècle est en plein changement et tout se bouscule à folle allure. La nécessité des inventaires devient incontournable pour une société qui tient à sa mémoire. Marius Barbeau se sent investi de cette mission et il est certes passionné de découverte. Homme de terrain et de communication, il aura tôt fait de convaincre la population canadienne de l'importance de son passé et de la nécessité de le protéger.

Marius Barbeau aura été en quelque sorte un pêcheur d'images représentant l'humain dans son quotidien. Il a eu cette patience du pêcheur et celle-ci l'a bien servi. Pour lui, la dimension humaine prime évidemment, mais le décor a aussi son importance puisqu'il permet de donner un sens à l'image et ainsi de la positionner dans le temps et l'espace.

À partir de dix photographies, nous allons décortiquer le travail de Barbeau comme photographe, mais aussi comme enquêteur et comme conservateur.

6. MCH, Archives, Correspondance de Marius Barbeau, « Hutton, W.S. (1920) », Boîte B205, f21.

Dix exemples



**Gilbert Dumas dit Marin, pêcheur et chanteur de folklore
dans son champ, l'Échouerie, Québec**

Marius Barbeau, 1918, Musée canadien de l'histoire 43861

Nous sommes en 1918 en Gaspésie. Barbeau enquête chez les pêcheurs toujours à la recherche de contes et d'activités traditionnelles à répertorier. Il rencontre Gilbert Dumas, un pêcheur gaspésien de l'Échouerie et surtout un fabuleux conteur. Barbeau le photographie dans son champ, la récolte de pommes de terre est bonne. Il a pris soin d'en photographier une partie que l'on voit dans le coin gauche de l'image. Ces paysans semblent heureux, le temps de pose prolongé crée un léger flou chez les personnages, mais le sourire de la dame est bien en évidence et ajoute une note de bonheur qui se dégage de l'ensemble.



Dalila Barbeau photographiée avec un homard de 14 livres

Marius Barbeau, 1922, Musée canadien de l'histoire 57140

La mise en scène est cocasse et bon enfant. Elle respire une certaine joie de vivre sans aucun doute. Barbeau a mis à l'aise la jeune enfant qui devait être intimidée de côtoyer un homard presque aussi gros qu'elle. Cette photo pleine d'humour rappelle celles prises au xx^e siècle par le célèbre photographe français Robert Doisneau.



Cérémonie funèbre de Wosemlaxe (Old Robinson)
Marius Barbeau, 1923, Musée canadien de l'histoire 59572

Le potlach, du mot chinook Patshati, est une cérémonie basée sur le don qui avait des codes bien précis et qui était régi par des rituels excessivement élaborés. La culture du potlach était pratiquée par les tribus amérindiennes du nord-ouest canadien. Cette pratique a été interdite par le gouvernement fédéral de 1884 à 1951 et, en 1921, on assistait au dernier grand potlach où le ministère des Affaires indiennes arrêta et confisqua les biens des participants. Il est intéressant de constater que deux ans après ce coup d'éclat, Barbeau, qui travaille également pour le gouvernement fédéral, assiste à un potlach et prend des photographies magnifiques de l'événement. Les autochtones, qui normalement devraient être sur le qui-vive, semblent au contraire très à l'aise et même décontractés face à la caméra. Preuve s'il en est que Barbeau est de la trempe de ces photographes qui savent se faire oublier. Manifestement, Barbeau passe inaperçu et photographie un moment unique et « interdit ».



Mâts totémiques à Gitsegukla

Marius Barbeau, 1923, Musée canadien de l'histoire 59563

Voici une des rares photos de Barbeau toute en verticalité. À cause de sa caméra ou tout simplement par goût, Barbeau photographiait tout le temps en mode paysage. Dans ce cas-ci, il veut exprimer la hauteur des totems et n'a d'autres solutions que de le faire verticalement. Il a dû prendre son temps pour choisir l'endroit approprié et il prend soin de garder un témoin, la maison, pour illustrer l'importance des totems. Sa prise de vue est d'autant plus belle qu'il a joué avec la profondeur de champs, photographiant à petite ouverture, comme l'avait souligné W.S. Hutton, nous donnant une clarté exceptionnelle de l'image.



Deux chaises berçantes en bois, La Malbaie, Québec

Marius Barbeau, 1935, Musée canadien de l'histoire 80054

Voici une nature morte tout à fait admirable. Barbeau a placé les deux berçantes traditionnelles sur le parterre. Elles sont face à face comme si elles se parlaient. Il a déposé sur l'une d'entre elles une petite courtepointe qui semble négligemment tombée de son siège. Cette fois-ci, et contrairement à la photo des totems, il joue avec la profondeur de champs, photographiant à grande ouverture pour créer un flou à l'arrière-plan et ainsi mettre le focus sur son sujet principal. Il permet ainsi au regard de se concentrer sur ce qu'il veut exprimer.



Groupe d'hommes jouant aux dames (jeu)

Marius Barbeau, 1935, Musée canadien de l'histoire 80062

Je suis persuadé qu'en homme de culture qu'il était que Barbeau connaissait la peinture de Cézanne qui s'intitule *Les joueurs de cartes* et je pourrais ajouter qu'il devait avoir cette peinture à l'esprit lorsqu'il a photographié ces joueurs de dames. Si on regarde de près la composition des deux joueurs à l'arrière-plan, elle nous ramène inévitablement à la peinture de Cézanne. Deux joueurs avec chapeaux concentrés sur leurs jeux. Il se dégage de cette photo une atmosphère paisible de fin d'après-midi d'été, de bonheur simple à savourer un beau moment du quotidien. Tout le monde présent semble concentrer sur les jeux, sauf cette femme à droite de la photo qui semble se demander pourquoi Barbeau photographie cette scène.



Maisons habitées par des pêcheurs à Rivière-au-Renard

Marius Barbeau, 1922, Musée canadien de l'histoire 57433

Quelle image forte d'un environnement patrimonial exceptionnel ! La perception qu'a Barbeau d'enregistrer pour le futur les informations oriente bien évidemment les choix des sujets, mais il n'en reste pas moins que, au-delà de l'information qu'il recueille, il ressort de cette image un côté à la fois nostalgique mais également un volet esthétique bien évident. La photo est bien cadrée et met en valeur les habitations et le cours d'eau, le tout rehaussé par l'ombre des bâtiments dans l'eau.



**Groupe de personnes devant la maison d'Elzéar Gagnon
à Sainte-Famille, île d'Orléans, Québec**
Marius Barbeau, 1935, Musée canadien de l'histoire 80107

Barbeau aime bien les gens et cela se voit à travers le regard de ceux-ci. Que penser de cette merveilleuse composition qu'on pourrait intituler « un dimanche à la campagne » ? On imagine bien que c'est jour de repos : tout le monde est « endimanché » et de blanc vêtu pour supporter la chaleur d'un été continental. Les gens ont l'air détendus, peut-être y a-t-il même un soupirant de la ville venu visiter sa prétendante à la maison paternelle. D'ailleurs le père de famille est bien là, au centre de la photo, et il semble profiter de ce moment béni. Et Barbeau assiste à cette scène champêtre et nous permet de participer à ce moment de bonheur suspendu dans le temps.



**Madame Hilaire Demeules et Mlle Virginie Demeules faisant le teillage du lin
La Baleine, Québec**

Marius Barbeau, 1935, Musée canadien de l'histoire 66182

En bon folkloriste qu'il était et parce que c'était dans l'air du temps, Barbeau adorait faire des mises en scène d'activités traditionnelles. Quelquefois, il réunissait presque le rang au complet pour reconstituer une activité bien particulière. D'autres fois, il faisait appel à une ou deux personnes et leur demandait de refaire le geste traditionnel qu'il voulait immortaliser. Mais on n'est pas tous des comédiens dans l'âme et il arrivait plus souvent qu'autrement que les gens aient une certaine crispation en reproduisant tel ou tel geste devant une caméra. Manifestement dans cette image la magie n'opère pas. Les femmes sont trop bien habillées, le geste semble ardu, la pose est beaucoup trop sévère, mais, comme dans toutes prises de photos, il y en a des bonnes et des moins bonnes. Techniquement, elle est réussie ; c'est le « jeu » des acteurs qui pose problème.



**Vieille maison en pierre abandonnée sur la ferme de Thomas Blouin
ainsi qu'une personne montée à cheval, Saint-Jean, île d'Orléans, Québec**
Marius Barbeau, 1925, Musée canadien de l'histoire E2006-00416

Cette photographie représente pour moi l'aboutissement de l'œuvre de Barbeau comme photographe. C'est une pure merveille et il est surprenant qu'elle ne figure pas parmi les photographies canadiennes les plus emblématiques. On est à l'île d'Orléans, Barbeau vient y passer quelques semaines pendant l'été où il loge chez l'habitant et parcourt l'île en quête de chansons, de contes, d'objets anciens et d'éléments d'architecture. Cette journée-là, près d'une maison du régime français abandonnée, se trouve une jeune fille chevauchant en amazone une magnifique bête. Il n'en fallait pas plus à notre enquêteur pour immortaliser une scène évoquant l'importance du paysage, du patrimoine et la liberté qu'on éprouve en s'y promenant.

Conclusion

Il est faux de prétendre, comme certains l'ont fait, que Marius Barbeau était un mauvais photographe. Au contraire, sa correspondance avec W.S. Hutton prouve qu'il faisait tout pour apprendre correctement cette pratique. De plus, son amitié avec des grands artistes de cette période l'a certainement sensibilisé à avoir une démarche artistique personnelle. Barbeau avait également un certain sens du théâtre, ce qui n'est pas à négliger lorsqu'on regarde ces compositions. Le choix des dix images présentées ici a été déchirant tellement il y en avait de bonnes à décrire et commenter⁷.

7. Un merci tout spécial au Musée canadien de l'histoire, en particulier à Benoît Thériault, Vincent Lafond et Dominique Dufour qui ont permis généreusement l'utilisation de ces images et qui ont contribué à enrichir la matière. Enfin merci à Jean-Pierre Pichette qui, dès le début, a cru à l'idée de cet article.